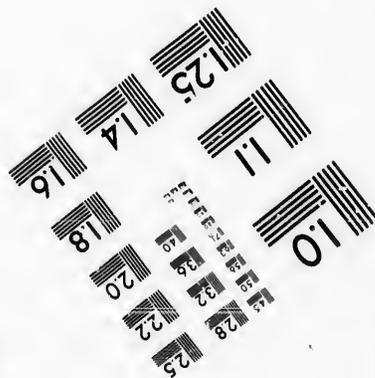
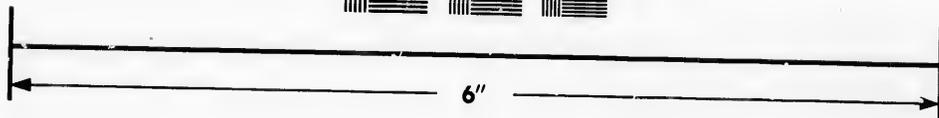
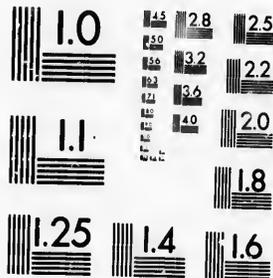


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEGSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100

© 1986

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

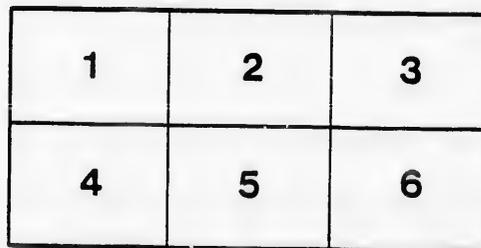
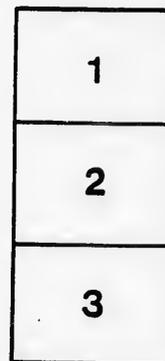
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper: covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaires. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

REI

M

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

BIBLIOTHÈQUE
RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE PAR

MGR L'ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

—

1^{re} SÉRIE IN-32



285

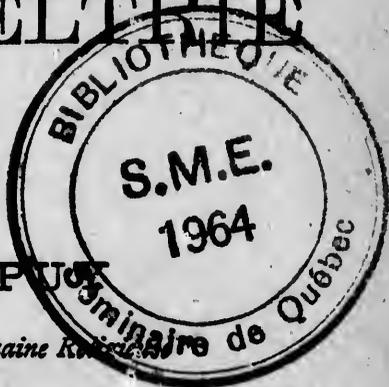
MADAME

DE LA PELTRIE

PAR

P. DUPONT

Rédacteur de la "Semaine Religieuse"



MONTREAL

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME

1887

.....

126

127

128



MARIE-MADELEINE DE LA PELTRIE

Fondatrice des Ursulines de Québec

1639-1671

I

VISION DE LA MÈRE MARIE DE
L'INCARNATION AU SUJET DU CA-
NADA ET DE MME DE LA PELTRIE.

Cette révérende mère raconte
comme suit une vision qu'elle eut
quand elle était dans la commu-
nauté des ursulines de Tours.

“ L’an 1633, vers la fin de l’année, peu après que j’eus fait ma profession religieuse, m’étant retirée, à l’issue de matines, dans notre cellule, il me sembla dans un léger sommeil que je pris par la main une jeune dame séculière, et que marchant avec elle d’un pas plus prompt que le sien, je la devançais toujours sans néanmoins la laisser. Notre chemin était vers le lieu où on s’embarquait. Nous allâmes toujours de compagnie durant notre voyage, jusqu’au lieu où nous de-

vions nous rendre. Enfin nous arrivâmes à un grand pays.

“ Etant descendues à terre, nous montâmes sur une côte par un passage, comme de la largeur d'un portail ; à côté de cette ouverture, parut un homme vêtu à la façon dont on dépeint les apôtres, qui, nous regardant bénignement ma compagne et moi, me fit signe de la main, me donnant à entendre que c'était là notre chemin pour aller à notre demeure, et quoique il ne parlât pas, son signe me ser-

vait d'adresse pour aller à une petite église, située sur la côte. Cette place était carrée de la forme d'un monastère, les bâtiments beaux et réguliers. Cependant sans m'arrêter à en considérer la structure, mon cœur était attiré vers cette petite église, qui m'avait été montrée par le gardien de ce pays.

“ Je sentais toujours ma compagne après moi ; et, en avançant, je vis un chemin qui conduisait au bas de ce grand pays, qu'en un moment je considérais tout entier :

il me parut couvert d'un brouillard épais, au milieu duquel j'entrevis une église, quasi enfoncée dans ces ténèbres, en sorte qu'on n'en voyait que le faite. Ces obscurités qui remplissaient ce pauvre pays étaient affreuses et paraissaient inaccessibles. Ma compagne cependant me quitta et descendit quelques pas dans l'épaisseur de ces brouillards. Pour moi, qui, dès le commencement, avais eu signe d'aller vers une petite église qui était sur le bord de la côte, où nous étions, je

n'aspirais qu'à y arriver au plus tôt ; elle était d'un beau marbre blanc, orné d'une sculpture à l'antique. La sainte Vierge était assise au-dessus, tout au milieu, et regardait ce grand pays, portant en son sein le saint enfant Jésus. La Mère et le Fils me paraissaient de marbre ; cependant leur attrait était si charmant qu'il me semblait que je ne serais jamais arrivée assez tôt pour contenter ma dévotion.

“ J'y arrivai enfin, pleine d'une ardeur qui me consumait. Pour

plus
arbre
l'an-
ssise
regar-
son
La
t de
était
que
tôt

lors je fus surprise, car en levant les yeux, je trouvais que la sainte Vierge et son divin Enfant n'étaient plus de marbre, mais de chair, et que cette Mère sacrée jetait ses regards pleins de pitié sur ce pays désolé, et que, baissant la tête, elle entretenait le petit Jésus ; il me semblait aussi qu'elle lui parlait de moi, ce qui m'enflammait le cœur de plus en plus.

une
our

“ La beauté du visage de la sainte Vierge qui paraissait quinze à seize ans, était caressante ; l'im-

pression en est encore entière dans mon esprit.

“ Là-dessus, je m'éveillai avec une grande idée pour la conversion du pays que j'avais vu ; je n'avais cependant aucune vue de ce que pouvait signifier cette vision ; tout m'était un mystère que je n'entendais pas, parce que en tout cela il ne me fut pas dit une seule parole. Un jour donc que j'étais devant le saint Sacrement, je reçus tout à coup une nouvelle impression de cette même vision, et tout ce que

j'avais vu de ce grand pays fut représenté à mon esprit dans toutes ses circonstances.

“ La divine Majesté, en cette vision, me dit intérieurement : C'est là le Canada que je t'avais montré, il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie. Je n'avais jusqu'alors jamais entendu parler du Canada que lorsque, pour faire peur aux enfants, on les menaçait de les envoyer en Canada ; je le prenais pour un mot d'épouvante ou de raillerie. Pour cet

homme qui en était le gardien, je ne pus douter que ce ne fut saint Joseph, Jésus et Marie ne pouvant être sans lui."

Six ans après que la mère Marie de l'Incarnation eut été favorisée de cette vision, la communauté des ursulines de Tours était dans la joie, dans le ravissement. On venait d'apprendre qu'une grande dame s'y rendait afin d'y choisir avec l'autorisation de l'archevêque de Tours, des ursulines pour l'accompagner en Canada, où elle avait le dessein

d'aller fonder une communauté ayant pour but l'instruction des filles des sauvages.

Dès l'arrivée de cette dame, toute la communauté qui l'attendait " en cérémonie " la conduisit au chœur au chant du *Veni creator* et du *Te Deum*. Toutes les sœurs pleuraient de joie à la vue de cette pieuse dame qu'elles regardaient comme un ange du ciel.

" Pour moi, dès que je l'eus envisagée, dit la mère Marie de l'Incarnation, je me souvins de ma

vision, et je reconnus en elle la compagne qui s'était jointe à moi, pour aller à ce grand pays qui m'avait été montré. Sa modestie, sa douceur, et son teint m'en renouvelèrent l'idée ; tous les traits de son visage me parurent être les mêmes."

Cette pieuse dame, que la mère Marie de l'Incarnation reconnut pour la compagne de sa vision, était
MARIE-MADELEINE DE LA PELTRIE.

TRIE

lle la com-

moi, pour

ni m'avait

e, sa dou-

renouve-

s de son

mêmes."

la mère

econnut

on, était

ELTRIE.

II

MME DE LA PELTRIE AVANT SON
DÉPART POUR LE CANADA.

Née à Alençon, Marie-Madeleine de la Peltrie était fille de M. de Chauvigny, seigneur de Vaubougon. Dès son enfance elle se fit remarquer par son bon naturel, ses inclinations au bien, sa charité et sa miséricorde. Elle pratiquait assidûment toutes les œuvres de piété

et de charité et plus elle avançait en âge, plus elle se sentait attirée vers la vie religieuse. Elle fit tous ses efforts pour entrer en religion, mais, en fille soumise et respectueuse, elle céda aux désirs de ses parents, et après une infinité de combats et des torrents de larmes, elle obéit à son père et à sa mère et épousa un excellent gentilhomme de la maison de Touvoys, M. de Grival, seigneur de la Peltrie. Elle fut une épouse modèle, et, selon le précepte de Saint-Paul, elle " n'ou-

avançait
t attirée
fit tous
religion,
respec-
de ses
nité de
larmes,
nère et
omme
M. de
e. Elle
lon le
n'ou-

bli rien pour faire qu'on ne pût remarquer la moindre tache dans sa couche nuptiale." Au bout de cinq ans de mariage, M. de la Peltrie mourut, laissant sa femme sans enfants; la petite fille née de leur union étant morte de suite après son baptême.

Veuve et sans enfants, Mme de la Peltrie se sentit fort perplexe: d'un côté elle était poussée à suivre son ancien dessein, et à entrer en religion; d'un autre côté, la lecture des " Relations des Jésuites ", lui

ayant mis au cœur une grande compassion pour l'âme de tant de sauvages qui se perdaient dans l'ignorance de la foi, elle pensait à se consacrer entièrement elle-même, avec toutes ses richesses, à la conversion de ces malheureux idolâtres.

Comme son âme se débattait dans cette incertitude et qu'elle demandait fréquemment à Dieu de l'éclairer sur ce qu'il attendait d'elle, elle fut atteinte d'une grave maladie qui la mit si bas en peu de temps qu'aucun secours ne semblait pou-

voir la sauver. Se voyant en cette extrémité, Mme de la Peltrie " se sentit fortement inspirée de faire vœu de consacrer ses moyens et sa personne à la Nouvelle-France sans en rien communiquer à personne. Peu après, le médecin, en arrivant, la trouva en bien meilleur état, et sans savoir ce qu'elle venait de faire, ni rien de son dessein, lui dit : " Madame, votre maladie est allée en Canada." Il parlait mieux qu'il ne le croyait et fit rire la malade, qui fut extrêmement heureuse

de voir, par cet effet si extraordinaire, que Dieu acceptait son sacrifice."

Ayant complètement recouvré la santé, la pieuse dame ne pensa plus qu'à son dessein, et prit la ferme résolution de consacrer ses biens et sa vie à l'œuvre de la conversion des sauvages de la Nouvelle-France. Elle remit entre les mains de personnes de mérite et de grande vertu un papier où elle avait écrit de sa main "toutes ses vues, ses lumières et ses sentiments sur cette vocation."

Dans cet écrit, elle déclare premièrement qu'elle n'a pas pris cette résolution à la légère ; bien au contraire, elle a été le sujet de ses entretiens intimes avec Dieu, surtout depuis six ou sept ans ; elle ajoute que, pendant une retraite, elle avait senti les mouvements si puissants pour procurer, par tous les moyens possibles, la gloire de celui qui possédait uniquement son cœur, qu'elle ne se proposait pas moins que de s'employer, de tout son pouvoir, à procurer la conversion et le salut

de toutes les nations du monde ; qu'elle accompagnait en esprit tous ces apôtres de l'Évangile dans leurs dangers et dans leurs fatigues ; et que cent et cent fois le jour elle disait à Dieu : " Faites de moi mon Dieu, tout ce qu'il vous plaira tout est à vous, mon Dieu, mon cœur, mes biens, ma vie." Elle avait senti que Dieu acceptait l'offre qu'elle lui faisait d'elle-même, et que ses projets réussiraient à sa gloire.

Mme de la Peltrie comprenait cependant qu'elle n'était pas assez

forte pour entreprendre tout ce que son zèle lui inspirait, et qu'elle devait, en conséquence, se borner à une œuvre particulière. A quelle œuvre se consacrerait-elle ? elle n'avait là-dessus aucune lumière ; elle redoubla ses prières, ses dévotions, fit dire de nombreuses messes pour être éclairée, et enfin rien ne lui apparut de plus avantageux pour la gloire de Dieu que de s'employer, avec tous ses biens, à l'instruction des petites sauvages du Canada. " O que de bon cœur, disait-elle,

j'y consacrerai toutes les richesses de l'univers, si elles étaient à ma disposition! que je souffrirais volontiers tous les martyres imaginables pour coopérer au salut de ces pauvres âmes abandonnées!"

Mme de la Peltrie rencontra une grande opposition dans l'accomplissement de ses pieuses vues de la part de son père. Il avait pour elle la plus grande affection et ne pouvait concevoir qu'une jeune veuve de vingt-cinq ans, sans enfants, et recherchée par les meilleurs partis

de la province, fut sacrifier sa vie dans des pays si éloignés et si barbares. Il s'opposa donc de toutes ses forces au départ de sa fille, allant jusqu'à la menacer de la déshériter si elle persistait dans son dessein. Mme de la Peltrie, ne voulant pas déplaire à un père qu'elle aimait beaucoup, et de plus comprenant que, si elle venait à être déshéritée, elle n'aurait plus de ressources suffisantes pour son œuvre, feignit de se rendre aux désirs de son père et d'entrer dans ses idées

au sujet d'un second mariage qu'il désirait beaucoup lui voir contracter. Peu de temps après M. de Vaubougon mourait très chrétiennement dans les bras de sa fille.

Cette mort rendit Mme de la Peltrie entièrement libre de se donner tout entière à sa pieuse entreprise. Cette entreprise va être désormais sa seule occupation.

Ms. Sullivan

III

MME DE LA PELTRIE SE PRÉPARE
POUR PASSER EN CANADA. SON
ARRIVÉE À QUÉBEC.

Après être allée à Paris où elle
s'entretint de son dessein avec de
doctes et éminentes personnes,
Mme de la Peltrie se rendit à Tours
pour choisir des ursulines et s'em-
pressa d'aller soumettre son dessein
à l'archevêque. Ce prélat, " très

affectionné au salut des âmes, admirant la vertu et le courage de cette dame, lui fit connaître les grandes affections qu'il avait pour les missions de la Nouvelle-France, et lui promit toute son assistance."

Nous avons déjà dit avec quelle cérémonie et quels sentiments de joie, Mme de la Peltrie fut reçue à la communauté des ursulines. Elle y choisit deux religieuses, la mère Marie de l'Incarnation et la mère Marie de Saint-Joseph, fille de M. de Troche. Mme de la Peltrie et ses

deux compagnes allèrent prendre congé de Mgr l'archevêque de Tours qui contempla "ces trois charitables âmes comme trois victimes qui allaient s'immoler à tant de croix jusques au bout du monde." Sa Grandeur voulut communier avec elles à la messe célébrée dans sa chapelle, et leur donna ensuite sa sainte bénédiction.

Les trois compagnes vinrent alors à Paris, où Mme de la Peltrie espérait trouver quelques autres ursulines de la communauté de cette

ville. N'ayant pu obtenir à cet effet l'approbation de Mgr de Paris, on choisit, dans la communauté des ursulines de Dieppe, la mère Cécile de Sainte-Croix.

Le 4 mai 1639, après mille difficultés, Mme de la Peltrie et ses trois compagnes s'embarquèrent pour ce pays après lequel elles soupiraient. Sur le même vaisseau se trouvaient des pères jésuites et des religieuses hospitalières, destinées à soigner les malades et les blessés. Après une traversée périlleuse, on arriva

à Québec le 1er août 1639. Les arrivants furent reçus par le gouverneur, M. de Montmagny, par les jésuites et par tous les Français et sauvages, avec les démonstrations de la joie la plus vive.

On se rendit d'abord à la chapelle, où on chanta un *Te Deum*, puis on conduisit aux maisons qui leur étaient provisoirement destinées ces vierges consacrées à Dieu qui venaient de sortir du vaisseau "aussi fraîches et aussi vermeilles,

que quand elles partirent de leurs maisons."

Le lendemain ces bonnes sœurs dont le cœur débordait de compassion et d'amour pour les sauvages jouirent du plus consolant spectacle. Amenées à Sillery, où se retiraient les sauvages, elles virent ces pauvres gens assemblés à la chapelle, faisant leurs prières et chantant les louanges de Notre-Seigneur. Elles allèrent ensuite, conduites par Mme de la Peltrie, visiter les cabanes et les familles anxieuses de les voir,

parlant à tous avec une grande affection et embrassant avec amour toutes les petites filles qu'elles rencontraient. Ces visites terminées, les ursulines se retirèrent dans leur maison où bientôt après on amena à Mme de la Peltrie six filles sauvages et quelques filles françaises.

Voilà l'humble début de la communauté des ursulines ; depuis lors que de progrès, que de développements admirables ont été accomplis ; que de grâces et de faveurs

36 MADAME DE LA PELTRIE

Dieu a prodiguées à cette communauté!



IV

MADAME DE LA PELTRIE PARMY LES
SAUVAGES CHRÉTIENS.

Une grande joie était réservée l'année suivante à Mme de la Peltrie ; car Mgr l'archevêque de Paris, voulant participer à l'instruction et au salut des âmes que les ursulines cultivaient, envoya à leur fondatrice deux sœurs de la communauté de Paris : mère Anne de

Sainte-Claire et mère Marguerite de Sainte-Athanase. Mme de la Peltrie, accompagnée de ses petites élèves fut les recevoir, et après les avoir embrassées avec une grande tendresse elle les conduisit à la chapelle, puis en leur maison.

Un des plus grands bonheurs de Mme de la Peltrie était de pouvoir faire la sainte communion à Sillery avec les sauvages néophytes. Un certain jour elle eut la suprême consolation de se trouver à la sainte table entourée de quarante de ces

néophytes. C'est à eux que se rapportaient sans cesse toutes ses pensées, toutes ses espérances. Aussi voulut-elle, le jour de Noël 1640, assister parmi eux à Sillery à la messe de minuit.

Quand les sauvages chrétiens eurent appris qu'elle leur faisait l'honneur de les visiter à cette grande fête, ils allèrent la chercher, hommes, femmes et filles ; c'était à qui lui ferait le plus de caresses. Mme de la Peltrie amenait avec elle plusieurs de ses petites élèves sau-

vages qui, pendant la sainte messe, chantèrent un cantique en leur langue sur la naissance du Sauveur. Tous les sauvages reprenaient les strophes qu'ils chantaient les uns après les autres. Quelle consolation pour Mme de la Peltrie de voir ses chères élèves édifier ainsi leurs parents ! Un spectacle bien édifiant aussi vint augmenter la joie de cette pieuse dame. Comme elle entra le soir dans la maison d'un sauvage, Noël Negabamat, elle le trouva à genoux ainsi que

toute sa famille, faisant leurs prières, récitant de longues oraisons, bien qu'ils eussent assisté à la prière commune qui se disait dans la chapelle.

Nous venons de voir Mme de la Peltrie assister à la messe de Noël parmi les sauvages, nous allons la retrouver, le Jeudi saint, à l'hôpital dans une charitable occupation. Après la sainte messe, les malades ayant été rangés les hommes d'un côté, les femmes et les filles de l'autre, eut lieu le lavement

des pieds. Le gouverneur, le chevalier de l'Isle et les principaux Français lavèrent les pieds des hommes ; Mme de la Peltrie et les religieuses lavèrent les pieds des femmes et des filles sauvages avec une grande affection. " Dieu sait si ces pauvres barbares, voyant des personnes d'un tel mérite à leurs pieds, étaient touchés."

V

HEUREUX RÉSULTATS DES TRAVAUX
DE MADAME DE LA PELTRIE.

Vu la difficulté de jouir de ses biens, Mme de la Peltrie voulait commencer son institut seulement avec six petites orphelines sauvages ; mais " son cœur était bien moins limité que ses ressources," et au lieu de six, il entra dix-huit orphelines dans les deux petites

chambres où étaient logées les ursulines et leur fondatrice. Dans ce petit logement, on voyait en outre les petites Françaises qui venaient se faire instruire ainsi que les filles et les femmes sauvages qui y entraient à toute heure, et souvent même y passaient la nuit. Que d'incommodités, résultant de tant de monde dans un si petit endroit, mais quelle joie pour la pieuse dame en voyant les excellents résultats de ses travaux, de ses sacrifices !

Ecoutez-la parler de ses petites élèves dans la lettre qu'elle adresse au R. P. Vimont :

“ Je ne serais pas satisfaite si je ne vous entretenais de la consolation que je reçois journellement de nos petites filles ; j'en ai tous les plaisirs qu'une mère pourrait souhaiter de ses bons enfants, tant en l'obéissance qu'elles me rendent, qu'en l'amour tendre et filial qu'elles me portent. J'étais chargée, durant la retraite de nos mères, de les faire prier Dieu, de leur faire

réciter leur catéchisme, et de leur faire dire leur leçon ; je ressentais en faisant cette action une joie dans mon cœur qui ne se peut dire.

“ Leur ayant fait entendre que nos mères étaient avec Dieu, je leur fis garder un silence de huit jours qui m'étonna ; j'en venais plus aisément à bout que des Françaises. L'un de ces jours, ayant gardé le lit pendant la matinée, à cause d'une indisposition, comme je venais à passer dans leur chambre dans l'après-midi, ce furent des

chères et des caresses qui ne sont pas croyables ; elles s'écriaient *ninque, ninque*, ma mère, ma mère ; elle se jetaient à mon cou, si bien que j'eus de la peine à m'en défaire. Je vous confesse, mon cher père, que cela me ravit le cœur de voir un si grand naturel en des enfants sauvages ; aussi est-il vrai que si elles étaient mes propres enfants, je ne pourrais les aimer davantage.

“ Ayant été vous voir dernièrement à la résidence de St-Joseph, je laissais deux de mes enfants à

la maison ; elles ne firent que se lamenter en mon absence, on en trouva une tout éplorée en un petit coin s'écriant : *daiar ninque daiar*, venez, ma mère, venez ; *daiar*, madame, venez, madame ; elle m'appelait tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, pensant que je lui répondrais plus tôt. Je ne vous parle pas des caresses qu'elles me firent à mon retour ; du plus loin qu'elles m'aperçurent à travers la palissade, elles eussent volontiers sauté

par dessus, pour venir à ma rencontre.

“ J’ai commencé à leur montrer à travailler à l’aiguille ; mais mon principal exercice est de les habiller, de les peigner, je ne suis pas capable de chose plus grande. Hélas, mon cher père, encore trop heureuse de leur rendre ce petit service.”

Ces soins et cet amour maternel de Mme de la Peltrie pour ses petites sauvages, et les instructions que les ursulines leur donnaient sur

les vérités de la foi produisaient sur ces jeunes âmes des résultats surprenants. Une d'elles, une jeune Huronne, à qui on demandait si elle avait encore sa mère répondit :
" Celle que j'ai en mon pays n'est plus ma mère, parce qu'elle ne croit pas en Dieu ; c'est vous qui êtes mes vraies mères puisque vous m'instruisez." La plupart ne s'inquiétaient plus de leurs parents ou de leurs proches ; leur préoccupation était de savoir si les habitants de leurs tribus ne désiraient

point connaître le vrai Dieu, et s'ils n'avaient pas abandonné leurs danses et leurs diaboliques superstitions.

De tels résultats remplissaient le cœur de Mme de la Peltrie d'allégresse et de reconnaissance envers Dieu pour la faveur si grande qu'il lui avait faite en la choisissant comme la fondatrice de cette communauté. Aussi ne s'épargnait-elle en rien ; elle multipliait ses visites aux sauvages, voulant gagner leur cœur par sa bienveil-

lance et par sa charité, leur parlant par ses gestes, par ses yeux, par ses exemples, ne pouvant leur parler en leur langue ; rien ne la rebutait de ce qui pouvait faire avancer cette conversion à laquelle elle s'était vouée.

Le 21 novembre de l'année 1642, les ursulines purent quitter leur premier logement pour aller s'établir à Québec, à cent pas environ du fort. Leur maison était grande, solidement construite à chaux et à sable ; une source qu'on découvrit

en creusant les fondations leur
rendit de grands services. Le nom-
bre des petites filles sauvages tant
pensionnaires que passagères s'était
bien accru depuis le début, de
même que le nombre des petites
françaises qui venaient se faire ins-
truire. Les sauvages, hommes et
femmes, visitaient eux aussi en plus
grande quantité les religieuses pour
leur demander des secours et en re-
cevoir l'instruction. Alors le parloir
de la communauté servait de classe ;
c'est là qu'on instruisait ces visi-

teurs et qu'on leur faisait réciter des prières. Plusieurs choisissaient pour leurs visites le moment où les enfants faisaient leurs prières ou leur examen, et se joignaient à leurs dévotions. Après ces exercices, les ursulines étaient bien souvent obligées de donner à manger à ces sauvages ; de là pour elles de grands frais et de grandes dépenses dont leur charité se réjouissait.

Mme de la Peltrie quitta Québec pour accompagner M. de Maisonneuve, lorsqu'il se rendait pour la

première fois à Montréal ; elle s'y trouvait encore au moment où M. de Maisonneuve alla planter la Croix à la montagne. Pendant la sainte messe qui fut célébrée à cet endroit par le R. P. du Perron, Mme de la Peltrie fut la première communicante. A son retour, elle fut reçue par ses chères enfants avec des transports de joie, qui prouvaient bien qu'elles la regardaient comme une vraie mère qui leur avait toujours prodigué les trésors de son affection. Ces petites

filles étaient d'ailleurs excessive-
ment reconnaissantes pour tous
ceux qui leur faisaient du bien ; et
elles témoignaient cette reconnais-
sance par une grande constance à
prier pour eux. Ainsi une jeune
enfant ne manqua pas une seule
fois pendant trois ans de prier
Dieu à la sainte communion pour
Mme de la Peltrie.

Deux nouvelles ursulines arri-
vant de France en 1644, et devant
débarquer à Tadoussac, Mme de la
Peltrie se rendit au-devant d'elles,

étant très désireuse de voir la ferveur des néophytes qui se trouvaient à cet endroit. Elle eut le bonheur d'être la marraine de quelques-uns.

Ces néophytes se faisaient remarquer par leurs sentiments de piété et par la ferveur de leur dévotion. Le matin, ils allaient entendre la sainte messe et, le soir, on les rappelait pour leur faire dire quelques prières, notamment le chapelet. " Le P. Dequen les faisait réciter très posément, et, à chaque

dizaine, leur faisait chanter un cantique spirituel, si bien que cela tirant en longueur, il voulut se contenter de leur en faire dire la moitié, de peur de les dégoûter, mais ces bonnes gens, s'en apercevant, s'écrièrent : " Il semble que nous ne soyons chrétiens qu'à demi ; disons tout, mon père, ne servons pas Dieu à demi. " Comme cette dévotion était très agréable à ces sauvages, elle se communiquait jusqu'aux plus petits enfants, qui, voyant quelquefois leurs parents

sortir de leurs cabanes sans leurs
chapelets, leur criaient de ne pas
l'oublier, s'ils allaient à la maison
de prière."



VI

DERNIÈRES ANNÉES DE MME DE LA
PELTRIE AU COUVENT DES UR-
SULINES.

Revenue à Québec, Mme de la Peltrie se retira dans la communauté, où elle vécut jusqu'à sa mort de la vie religieuse de ses chères sœurs. Elle était si exacte à la règle qu'elle prévenait ses compagnes en tout ce qui concernait la

vie
rieu
com
pre
tout
à ob
obse
mai
garç
de la
Q
ditio
de je
été

LA
UR-
la
u-
ort
es
la
a-
la

vie religieuse. “ Lorsque la supérieure ordonnait quelque chose à la communauté, elle était toujours la première à l’exécuter, animant ainsi tout le monde par sa promptitude à obéir, et l’on a remarqué que les observances régulières n’étaient jamais mieux, ni plus ponctuellement gardées, que lorsqu’elle avait soin de la cloche.”

Quoique d’une très grande condition, et quoique pendant sa vie de jeune fille et d’épouse, elle eut été en contact journalier avec les

plus grands personnages de sa province, elle était d'une humilité extrême. Elle désirait surtout remplir dans la communauté les offices les plus bas : balayer la maison, laver la vaisselle, soigner les malades ; et elle s'acquittait de ces offices avec une quiétude et une charité remarquables. Partout, et au réfectoire, et au chœur et à la communion, elle prenait la dernière place. Elle était même peinée quand on l'appelait fondatrice de la communauté.

Tous les mérites, toutes les vertus qui apparaissaient en Mme de la Peltrie firent de sa vie le plus édifiant exemple pour tous. Elle avait une telle affection pour les pauvres, par respect et amour de la pauvreté de N.-Seigneur qu'elle aurait toujours voulu en être entourée, et qu'elle se dépouillait pour eux de ses meilleurs vêtements, ne gardant pour elle que des habits rapiécés.

Ne croyant jamais avoir assez fait pour l'amour de Dieu, elle se livrait à des pénitences et à des mortifica-

tions, qu'un corps robuste aurait eu de la peine à supporter quoiqu'elle fut d'une complexion fort délicate et sujette à des infirmités presque continuelles. C'était surtout lorsqu'elle apprenait qu'une âme était en grand péril de se perdre qu'elle multipliait pour la sauver ses austérités et ses prières.

Pendant les dix-huit dernières années de sa vie, Mme de la Peltrie remplit l'office de lingère de la communauté. Dans cette modeste charge, elle déploya les deux vertus qui

lui avaient été chères dès son enfance : la charité et la miséricorde.

Car elle donnait volontiers plus qu'on ne lui demandait avec tant de bonne grâce et tant de bonté qu'elle faisait mille excuses si les choses qu'elle donnait, n'étaient pas aussi commodes qu'on l'aurait désiré.

Enfin cette âme si pieuse, qui n'avait jamais brûlé que de l'amour de Dieu, allait recevoir sa récompense. Cette femme, qui, pour gagner à son Dieu des âmes idolâtres,

s'était sacrifiée, corps et biens, à la conversion des sauvages de la Nouvelle-France, qui avait fondé à Québec cette communauté des ursulines, où elle s'était si largement dépensée, qui s'était empressée de se rendre à Montréal lorsqu'elle avait su que de nombreux sauvages y étaient rassemblés pour tâcher de les convertir, qui ne croyant jamais avoir assez fait, voulait encore aller plus loin, à trois cents lieues de Québec parmi les Hurons pour enseigner à ces nombreuses

peuplades qu'il y a un Dieu, un paradis, un enfer, un Jésus-Christ crucifié pour l'amour et le salut de tous les hommes ; cette femme, cette pieuse Mme de la Peltrie, allait recevoir la récompense après laquelle elle soupirait depuis si longtemps. Dieu la rappelait à lui.

VII

MALADIE ET MORT DE MADAME DE
LA PELTRIE.

Le 12 novembre 1671, Mme de la Peltrie fut atteinte d'une pleurésie qui l'emporta le septième jour.

Pendant cette courte maladie les vertus qu'on avait remarquées en elle pendant sa vie, brillèrent d'un dernier et si vif éclat que toutes les

personnes qui en furent témoins, en étaient toutes surprises.

“ Jamais elle ne fut plus humble, plus affable, plus patiente, plus mortifiée, plus obéissante à la supérieure, aux ordonnances du médecin, plus pieuse, plus unie avec Dieu, plus résignée à sa sainte volonté.”

Mme de la Peltrie avait eu toute sa vie un grand amour pour la pauvreté, aussi voulait-elle que la pauvreté régnât dans sa chambre de malade comme une reine dans

un palais ; et, dans ce but, elle pria celles qui la soignaient d'enlever de sur une petite table une quantité de douceurs qui ne lui étaient pas nécessaires, qui n'étaient que du superflu.

Le 15, elle fit son testament, en présence de M. Talon, intendant, qui avait voulu y assister, tant pour faire honneur à la mourante, que pour donner plus d'autorité à ses dernières volontés. Le 17, son médecin lui apprit qu'elle ne passerait pas le lendemain ; elle ne fut ni

surprise, ni effrayée, et n'avait aucun regret de mourir. " J'estime, dit-elle, mille fois plus le jour de ma mort, que toutes les années de ma vie." Elle pria alors celles qui l'entouraient de ne plus l'entretenir que de l'éternité.

Comme le lendemain elle demandait à quel jour on était et qu'on lui répondit qu'on était au mercredi : " Dieu soit béni, dit-elle, ah ! que je serais heureuse de mourir aujourd'hui ! c'est un jour destiné

à honorer saint Joseph." Peu après, elle entra en agonie.

Elle reçut les derniers sacrements de la main de M. de Bernières, grand vicaire de Mgr de Pétrée, avec une dévotion et une joie extrêmes ; elle avait toute sa connaissance, et remercia ses chères filles pour leur charité envers elle et les soins qu'elles lui avaient prodigués. Elle reconnut avec beaucoup de consolation et de satisfaction qu'ayant tout quitté pour Notre-Seigneur, elle en recevait le centu-

ple dès cette vie. Ces paroles du Sage : "*timenti Dominum bene erit in extremis*, l'âme qui a passé sa vie dans la crainte de Dieu, s'en trouvera bien à sa mort," ont été vérifiées en cette pieuse dame : le jour de sa mort a été pour elle un jour de bénédiction.

Après une agonie de deux heures, Mme de la Peltrie expira doucement vers les huit heures du soir. Elle était âgée de 68 ans, et était depuis trente-trois ans en Canada. Sa dernière journée se passa dans

des désirs si ardents de voir Dieu et de le posséder que les heures lui semblaient des années et qu'elle demandait incessamment quand arriverait ce bienheureux moment qui l'unirait pour jamais à son souverain bien.

Avant de l'ensevelir, on enleva son cœur pour le remettre aux révérends pères jésuites, ainsi qu'elle l'avait ordonné dans son testament. Elle avait déclaré, toujours à cause de son extrême humilité, qu'elle voulait que ce cœur fut placé dans

une petite caisse de bois, non rabotée, enveloppé seulement de terre mêlée avec de la chaux vive, et que, dans cet état, il fut livré aux pères jésuites comme " marque du respect et de l'affection " qu'elle a toujours eus pour leur sainte compagnie, pour être posé et enterré sous les marches de l'autel de leur église, où repose le saint Sacrement, afin qu'il fut consommé et réduit en poussière aux pieds de la divine majesté."

Le lendemain de sa mort, Mme

de la Peltrie fut ensevelie dans le chœur des religieuses dans un cercueil de plomb.

Vénérée et chérie de tous, ses obsèques se firent au milieu d'un concours immense de personnes de Québec et des bourgades voisines. Sa perte causait un deuil universel ; elle était profondément regrettée de tous, aussi " les larmes ne furent-elles pas épargnées à ses obsèques, où les personnages les plus considérables avaient tenu à honneur d'assister."

Le clergé, qui seul pouvait pénétrer dans le chœur de la communauté, y entra processionnellement pour y faire l'enterrement, pendant que les assistants aux obsèques attendaient dans l'église extérieure. La funèbre cérémonie terminée, la procession se reforma pour transporter le cœur de Mme de la Peltrie à l'église des jésuites. Ce cœur était porté, sous un crêpe noir, par un des notables du pays, ancien conseiller du conseil souverain ; après lui marchaient M. de Cour-

celles, gouverneur, M. Talon, intendant, et toute l'assemblée. A la porte de l'église des jésuites, le supérieur reçut ce cœur précieux des mains de M. de Bernières exécuteur testamentaire, et le porta au pied des marches de l'autel dont Mme de la Peltrie avait donné le grand tableau, et la lampe en argent avec une somme d'argent pour son entretien.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
I. Vision de la mère Marie de l'Incarnation au sujet du Canada et de Mme de la Peltrie	5
II. Mme de la Peltrie avant son départ pour le Canada	17
III. Mme de la Peltrie se prépare pour passer en Canada. Son arrivée à Québec.....	29
IV. Mme de la Peltrie parmi les sauvages chrétiens	37
V. Heureux résultats des travaux de Mme de la Peltrie.....	43
VI. Dernières années de Mme de la Peltrie au couvent des ursulines.	60
VII. Maladie et mort de Mme de la Peltrie.	68

